

BRUNO CHIRON

# CONTRE BOADIGON

*Nouvelle*



Le rocher ne ment jamais. Boadigon encore moins. Éternel gardien qu'une main divine semble avoir entraîné et déposé là, au milieu de ce champ tourné vers la Loire, penché vers la Loire, se rassasiant à la Loire. Il veille. Il veille et enregistre. Silencieux, docile et inamovible. Sa masse grise, fouettée par les pluies et les neiges, balayée et érodée par le vent, semble imposer sa présence solitaire dans ce paysage hostile à une encablure de Briare. Morceau de mémoire, sans doute. Fidèle sage que l'on viendrait visiter au soir de sa vie, auprès de qui l'on consulterait ses archives. Du moins, c'est ainsi que Marie voyait cet « ancien et fidèle camarade ».

Après un voyage de plusieurs jours depuis Paris, elle est enfin parvenue à son but. Petite vieille emmitouflée d'une cape râpeuse, elle porte ses années à la manière d'un voyageur trop encombré mais qui ne peut se défaire de ses bagages. Elle pose sur le rocher une main décharnée et labourée de rides. La pierre pourrait lui faire une assise potable car le temps y a creusé une excavation en guise de siège. Elle s'y refuse cependant. Elle s'appuie seulement contre Boadigon. Avec noblesse et respect. L'appui lui est suffisant pour rester debout mais, au bout d'un instant, fatiguée par sa posture, elle finit par s'asseoir, non sans s'être assurée qu'on ne la surveillait pas, comme si elle commettait un acte interdit.

Elle aperçoit devant elle la ville de Gien, distinguant nettement le clocher et la masse du château. Quelques feux brillent. Se tournant vers la Loire, elle remarque un chaland descendant le fleuve et remorquant une barque. « Vieux camarade, dit-elle au rocher. Me voilà de nouveau, seule cette fois. Le sais-tu ? Ma soeur Hélène n'est plus depuis le mois dernier. Elle laisse quatre grands enfants. Au contraire, hélas, de moi qui reste sans mari et sans descendance. » La main de la vieille femme caresse la pierre grise et moussue. Il lui semble que cette matière inerte l'écoute, compréhensive et fidèle. Ce rocher, qui ne ment jamais, porte un nom, Boadigon, qui vient d'on ne sait où. Cette terre aride, peuplée d'animaux faméliques, de mariniers rudes et de paysans besogneux, n'a pour tout univers que l'horizon d'un village et d'un fleuve aventureux. Les minuscules maisons de pierres, de briques et de torchis, les jardins pauvres, les prés austères, en un mot la vie exigeante à Briare, semblent être gardés par ce seul rocher, Boadigon, « qui ne sait pas mentir ». L'expression vient de feu sa grand-mère qui vouait un véritable culte pour les esprits de la nature en général. « Le rocher ne ment pas. » Disant cela, Marie détacha sa main de la pierre et se tint prostrée dans une attitude de prière. Les yeux perdus ailleurs. Ou plutôt à une autre époque...

Marie et Hélène s'étaient assises au pied du rocher, essouffées après plus d'une heure de courses et de jeux de cache-cache sur les rives du fleuve. Assise au pied de Boadigon, Marie, la plus jeune reprenait bruyamment sa respiration. Sa soeur, par contenance, tentait de cacher sa fatigue : elle restait debout, vaillante, les mains sur les hanches comme si elle voulait montrer l'exemple de ce qu'était la résistance physique. Après tout, âgée de presque quatorze ans, il convenait qu'elle fût un

exemple. Mais son essoufflement se voyait à sa poitrine qui palpait dans un rythme soutenu et aux gouttes de sueurs perlant dans la commissure de sa gorge. Marie laissa échapper un « Je m'ennuie » à quoi sa soeur répondit par ce qui sonnait comme un ordre : « Il doit être cinq heures. Il va être temps de rentrer. » Leurs parents, cultivateurs, habitaient dans une ferme peu éloignée de Briare, ce qui représentait tout de même une bonne demi-heure de marche. Marie, résignée, haussa les épaules en guise d'acquiescement mais les deux filles restèrent dans une attitude méditative, histoire de savourer les derniers instants de cette soirée de mai : le ciel était lumineux, une brise délicate balayait les prés et le fleuve coulait avec des clapotis paisibles.

Un chaland fit son apparition. Il remontait la Loire halé par un boeuf, lui même conduit par un homme. Les jeunes filles se demandèrent par quel miracle l'animal pouvait entraîner le vaisseau. Le bateau cabané était démâté. Le marinier qui conduisait la bête pouvait avoir une vingtaine d'années. Il portait une veste de toile bleue et un large chapeau de feutre sombre. Mue par une mystérieuse intuition, et avant que le voiturier ne les vît, Hélène poussa sa soeur contre le rocher de manière à la lui cacher de sa vue. « Reste là ! » ordonna-t-elle. Marie hésita mais Hélène insista : « Allez ! » La petite obéit et s'accroupit contre Boadigon, étonnée plus que réellement inquiète.

Hélène s'avança de quelques pas vers la rive. À ce moment, l'inconnu la remarqua. Il était à quelques mètres d'elle. Marie, prostrée contre la pierre, ne perdit pas un mot de la conversation. L'homme arrêta son véhicule et caressa l'encolure du boeuf qui soufflait bruyamment et s'ébrouait comme s'il voulait se libérer. L'inconnu interpella Hélène :

« Pardon, mademoiselle. Briare c'est bien ce village là-bas ?

- Oui, monsieur. »

L'homme suivit des yeux la direction qu'elle lui indiquait du doigt puis il fixa de nouveau son attention vers l'interlocutrice comme s'il avait remarqué un détail chez elle ou comme si la réponse ne le satisfaisait pas. Il lui sourit d'un sourire hideux et forcé. « Approche », lui dit-il. Hélène hésita avant d'obéir au marinier. Contre Boadigon, Marie ne bougeait pas un muscle.

Quand Hélène fut à la hauteur du batelier, ce dernier attacha le boeuf à la rive, sauta sur son bateau et fit signe à la jeune fille de le suivre. Elle hésita mais obtempéra. L'intérieur de la cabane n'était qu'un capharnaüm : meubles, garde-manger, escabeaux, poêle à double foyers, matelas et divers paletots et caisses qui rendaient le confort de l'abri spartiate. L'homme apposa une main familière mais néanmoins ferme sur la nuque d'Hélène.

« Viens, ma beauté. Ne sois pas timide. Il y a des merveilles, ici. »

Puis, il ferma et cadenassa la porte.

Marie sentait ses jambes s'ankyloser mais se refusait cependant à bouger. Le dos appuyé contre Boadigon, elle se sentait en sécurité et finit par s'endormir.

Une main la bouscula. Elle se réveilla en sursaut. La nuit était là. Hélène aussi. « Viens, lui dit-elle. On rentre. Il est tard. » Il y avait dans sa voix un accent de crainte. Elle lui prit le bras pour l'aider à se relever.

En route vers le village, la cadette n'osa pas poser de questions ni se plaindre d'avoir trop attendu. Elle grelottait et marchait pesamment. Tournant la tête vers le fleuve, elle constata que les rives ligériennes étaient de nouveau désertes. Hélène

suivait sa puînée, le dos courbé, muette, les bras croisés et le regard baissé. Une fois arrivées à l'entrée de Briare, l'aînée agrippa le bras de Marie pour lui parler. Cette dernière se retourna. À la manière d'une mère attentive, Hélène réajusta la robe froissée de sa soeur. Celui-ci en profita pour la questionner.

« Que voulait-il ce monsieur ? »

Hélène ne répondit pas. Marie la vit balayer d'un revers de manche ses yeux.

- Que voulait-il ce monsieur ? répéta-t-elle. Pourquoi es-tu restée si longtemps ? Que s'est-il passé ?

- Cela restera entre nous, répondit-elle finalement. Tu m'entends ? Cela restera entre nous : nous n'avons vu personne. Personne. Tu m'entends ? Même si tu dois mentir. D'accord ? Tu n'en parleras jamais. Jamais. Ni aux parents ni à personne. Tu ne m'en parleras jamais à moi non plus. Même pas à moi ! Promets !

- Je promets, répondit Marie en frissonnant. »

Et elles reprirent la route, en se demandant ce que diraient leurs parents en les voyant arriver à presque huit heures du soir.

Un moment, la plus jeune se tourna vers sa soeur :

« Et où est-il ? Cet homme, où est-il parti ?

- Je ne sais pas. »

Hélène regarda devant elle. La ruelle étroite résonnait du bruit de leurs sabots.

« Je suppose... (Elle s'arrêta. Sa voix tremblait.) Il repartira comme il est venu, par le fleuve. »